



Guiltrip

Guiltrip
de Gerard Stembridge

Fiche technique

Irlande - 1995 - 1h30
Couleur

Réalisateur :
Gerard Stembridge

Musique :
Brendan Power

Interprètes :
Andrew Connolly
(Liam)
Jasmine Russel
(Tina)
Peter Hanly
(Ronnie)
Michelle Houlden
(Michele)
Frankie McCafferty
(Frank)
Pauline McLynn
(Joan)
Mikel Murfi
(Petey)
Fintan Lee
(L'enfant)



Andrew Connolly et Jasmine Russel

Résumé

Guiltrip raconte l'histoire d'une journée très particulière dans la vie d'un jeune couple marié.

Liam et Tina vivent dans un lotissement des faubourgs d'une petite ville irlandaise. Liam est caporal dans l'armée, elle est femme au foyer. Ils ont un petit garçon d'un an. Leur vie de couple ne semble pas très heureuse, y compris sur le plan sexuel. Le fil conducteur du film est une violente dispute qui les oppose, lorsque, tard un soir, Liam rentre

complètement ivre. Liam, possessif et obsessionnel, oblige sa femme à lui raconter en détail tout ce qu'elle a fait dans la journée, ne lui révélant de son côté que d'infimes parties de son emploi du temps. Au fur et à mesure que nous assistons à ce conflit, nous découvrons, à travers des retours en arrière, comment s'est déroulée la journée de chacun d'eux. Celle de Tina se caractérise par des rencontres dues au hasard, actes spontanés qui égayent un peu

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

sa vie. Liam, de son côté, a passé la soirée à poursuivre une femme afin de la séduire.

Il apparaît peu à peu que chacun d'eux a fait quelque chose qu'il ne veut pas révéler à l'autre, mais ces actes secrets sont sans commune mesure...

A l'aube, la querelle s'apaise et il nous reste à méditer sur la relation tragique entre Tina et Liam et sur les événements de ce jour fatal après lequel leurs vies ne seront plus jamais les mêmes...

Critique

Un voyage. Pas une promenade de santé. Plutôt un voyage de désagrément au pays de la culpabilité : l'âme humaine y est mise à nu, tout y semble irréparable, tous y paraissent irréconciliables. Un homme et une femme, Liam et Tina, vivent leur petite vie dans une petite maison située dans une petite ville des faubourgs de Dublin. Il est caporal dans l'armée, elle élève leur enfant. Ce soir-là, Liam rentre tard, ivre et agressif, et exige que Tina lui relate sa journée.

Une journée apparemment comme les autres. Il l'a quittée le matin en lui faisant des reproches qui doivent être coutumiers : «*Tu as été un peu froide, dernièrement...*» Il rentre le soir, prêt à lui en faire de nouveaux : parce que le repas a brûlé, parce qu'elle a laissé la porte de la cour ouverte, parce qu'elle a acheté des biscuits au chocolat... Bref, parce qu'elle ne s'est pas soumise aux règles qu'il lui impose, lui qui a une haute idée de la discipline, lui qui rappelle ses hommes à l'ordre dès qu'ils sortent des toilettes sans se laver les mains... Oui, une journée apparemment comme les autres.

Le film se conjugue au passé proche et

au présent. Au passé proche, Liam et Tina se remémorent les événements qui ont marqué cette journée, les rencontres, les conversations... Au présent, ils ne se livrent que des bribes de vérité, se heurtent et se réconcilient pour se heurter à nouveau. Ils ont tous deux quelque chose à cacher. Et de leur confrontation naît une mosaïque de sensations de plus en plus fouillée, de plus en plus glaçante au fur et à mesure qu'on s'approche de la vérité.

Et on s'en approche par strates successives. D'un côté, Tina, qui se balade en ville, rencontre une amie, devise avec un vendeur de matériel hi-fi. De l'autre, Liam qui passe de la caserne à des pubs enfumés... D'un côté, la lumière d'une belle journée d'hiver, de l'autre, la pénombre de lieux clos. D'un côté, des images légères, presque joyeuses, de l'autre, une ambiance lourde comme une chape de plomb.

Ce que dit **Guiltrip**, et de belle façon, c'est qu'on est tous la victime de quelqu'un. Parce que la vérité a plusieurs visages. Du coup, vu par Tina, Ronnie, le vendeur de matériel hi-fi est charmant et sympathique : vu par Liam, il a tout du pauvre type...

Gerard Stembridge, metteur en scène de théâtre irlandais, n'a pas choisi la facilité pour ses débuts au cinéma. Son film est tout sauf confortable. Noir, oui. Désespéré. oh ! combien ! Et forcément désespérant. Mais aussi passionnant et fascinant de bout en bout. Parce qu'il cerne les personnages de plus en plus près, et tisse autour d'eux une toile implacable dont les fils sont de petits mensonges et de noirs desseins, des péchés véniels et des péchés mortels. Au bout du voyage, Liam part vers la caserne, au petit matin, pour une nouvelle journée, semblable aux autres. Écoeurant dans son apparente rectitude.

Isabelle Danel

Télérama n°2411 - 27 Mars 1996

Faute avouée est à moitié pardonnée

Mot-valise, le titre du premier long métrage de l'Irlandais Gerard Stembridge renvoie, par le biais du calque *tripper*, à l'argot des drogués, tant francophones qu'anglophones. Grâce à la fusion de la consonne finale de «guilt» (culpabilité) avec l'initiale de trip, la notion de la complaisance masochiste, inséparable de la douloureuse expérience vécue, s'y entend clairement sans que l'écho accusateur de la sentence «guilty» soit effacé. Ainsi la complexité formelle et la cohésion thématique du film sont-elles simultanément annoncées.

Fermeement campée dans l'Irlande de cette fin de siècle, l'action de **Guiltrip** est enserrée dans un seul lieu - une petite ville typique -, se déroule en moins de 24 heures, se focalise sur la crise d'un jeune couple. Classique, cette rigueur se trouve à la fois brisée et soutenue par une fragmentation magistrale du récit. Fil conducteur, le règlement de comptes entre l'Homme et la Femme se situe dans un présent «coupé» par une double série de retours à un passé immédiatement antérieur. Les flashbacks constituent donc un contrepoint entre ce qui se «dit» maintenant et ce qui se «fait» avant, jusqu'à ce que la fin des chemins séparément tracés par les deux êtres rejoigne le point culminant de la linéarité cinématographique. Mises à nu pour le spectateur, les vérités cachées des protagonistes les conduisent dans une impasse tragique. Débutant *in medias res* - la Femme attend, et l'Homme qui rentre, et la discussion programmée dès le lever du couple -, le film s'arrête avant le retour de l'identique. L'Homme aux mains ensanglantées s'adresse à son épouse encore endormie «*Tu es ma femme. Je te pardonne.*» C'est la pointe de l'aube Liam, caporal maussade dans l'armée de

métier irlandaise, soumet Tina à un rituel d'interrogation policière. Envers elle, sa violence est verbale, elle doit transcrire les règlements imposés par lui dans un carnet noir. Or ce besoin obsessionnel d'emprise n'est autre que le renversement dans le contraire de la faiblesse du personnage, l'immense projection de son angoisse incontrôlable devant son incapacité de séduire, de tenir, la Femme. La mise en scène de l'itinéraire, nocturne et sombre, de Liam, le montage saccadé, la brièveté des séquences, les gros plans rapprochés sur la tête renfermée, sur sa carrure - en apparence - virile, les phrases martelées contrastent avec la lumière diurne et plus enjouée du parcours de Tina. Le portrait en chassé-croisé d'un deuxième couple en difficulté parachève, structurellement et thématiquement, la séparation. Vendeur de CD et de *ghetto-blasters* (radiocassettes puissantes) - la répétition du terme n'est pas sans résonance ironique dans ce pays de paix -, Ronnie, le cocu au sourire niais, a pour femme la traînée du coin. Brune et pulpeuse, Michele s'offre à tous les hommes, pour tourner en dérision le drame de la défaillance sexuelle et universelle. La bête est humaine.

Si Stembridge a voulu que le cadre dans lequel se jouent ces destins disloqués soit authentiquement irlandais, sévèrement contemporain, c'est aussi par un désir de dépasser les confins de certains stéréotypes. Aucune échappée vers de beaux paysages : la pluie chasse les habitants qui se réfugient dans les pubs, bistros traditionnels ou boîtes bruyantes avec spectacle de travestis. Une éclaircie permet à la ménagère petite-bourgeoise de sortir son bébé, mais également de draguer, maladroitement, de commettre un larcin. Le misérabilisme passif cède la place au visage grotesque du gamin roux, du déshérité surgissant aux moments forts de la culpabilisation pour exercer son chantage désespéré : je vous ai vu ; donnez-moi des sous.

Au cliché de la mainmise de l'Eglise se

substitue l'image de la caserne, métonymie de la voix de la conscience de la transgression «*Vous êtes prié de vous laver les mains*» : l'admonition inscrite en gaélique dans la pissotière militaire sert, en fin de compte, à la symbolisation du conflit.

Car le conflit est interne. A la différence de nombreuses réalisations irlandaises pour l'écran, depuis **Cal** en passant par **High Boot Benny**, la force de **Guiltrip** réside aussi dans sa concentration sur la vie ordinaire, où nul n'est à l'abri de sa rage intime. La réussite de Stembridge est d'avoir su transformer en cinéma mondial une tradition littéraire et théâtrale. Le fils qui braille dans les bras du père frustré est dans la lignée de la nouvelle Joycéenne **A Little Cloud**. Et Joyce n'avait-il pas pour Gerhard Hauptmann une grande admiration ?

Eithne O'Neill

Positif n°422 - Avril 1996

Propos du réalisateur

Structure :

Une grande partie de la signification de **Guiltrip** est réfléchi dans sa structure qui fait largement appel au retour en arrière.

L'histoire est racontée simultanément dans deux cadres temporels différents : le présent et un passé très proche. Le récit commence tard dans la soirée lorsque Liam rentre ivre à la maison. La dispute fournit le fil conducteur du film et parallèlement aux développements de cette querelle, nous assistons aussi grâce aux flash-backs au déroulement de leurs journées respectives.

En se confrontant au jeu souvent complexe des manipulations temporelles, le film explore les potentialités étonnantes et passionnantes d'un récit tantôt objectif et tantôt subjectif.

Le récit objectif est contenu dans les scènes au «présent», c'est-à-dire dans la

dispute entre Liam et Tina, tandis que le récit subjectif est à l'œuvre dans le «passé», c'est-à-dire dans les flash-backs qui sont des souvenirs de la journée écoulée.

C'est à travers cette structure que j'espère entraîner le spectateur à la fois dans le monde extérieur et dans le monde intérieur de Tina et Liam. Derrière la porte fermée de leur maison, deux personnes s'affrontent, avec pour le spectateur une vision claire de qui est le méchant et qui est le bon, de qui est faible et de qui est fort.

Je souhaite que les retours en arrière amènent le spectateur à une appréciation plus subtile de la nature réelle du conflit et de la relation du couple. Il ne s'agit pas de proposer par cette technique un renversement maniériste et superficiel de la perception première, mais d'ajouter des strates plus complexes et des couleurs plus riches à la dynamique de la structure centrale qui se déroule dans la maison.

La structure a pour but de nous conduire au-delà du réalisme social et de sa vision tant des relations entre les personnages que de la société dans son ensemble, vers une étude plus nuancée des tromperies et de la brutalité psychologique propres à certains mariages. Aussi est-il vital de comprendre que les flash-backs de Tina et de Liam sont faits de ce dont ils se rappellent.

Les souvenirs de la journée de Tina doivent être remplis de lumière et de vie (la ville/les courses), ainsi que d'un humour léger, et doivent refléter sa vie intérieure, sa façon de réagir, son esprit. La mémoire de Liam est sombre, agressive : des pubs, des toilettes, des bagarres et une sexualité menaçante.

Il est aussi important de noter que dans le cas des personnages tels que Ronnie, Michele et Joan que rencontrent à la fois Tina et Liam, les souvenirs respectifs de ceux-ci suggèrent une compréhension différente du caractère des autres. Il y a une distinction nette entre la version de Tina et celle de Liam, afin

que, par exemple, Ronnie qui dans les flash-backs de Liam a juste l'air d'un pauvre type apparaisse plus substantiel et séduisant dans la perception que Tina a de lui.

C'est seulement dans les scènes au «présent» que nous voyons quelque chose d'approchant un récit objectif : leur monde tel qu'il est.

Style visuel :

Afin de faciliter les transitions du «présent» au «passé» et d'utiliser la mise en scène du film pour renforcer nos impressions quant à la manière dont Liam et Tina voient le monde, le film présente trois styles visuels distincts.

Les flash-backs de Liam sont filmés et montés un peu à la manière de Scorsese : caméra mobile agressive, montage heurté, gros plans très rapprochés. L'éclairage des décors nocturnes en ville est très cru, soulignant le contraste avec les mêmes décors vus à la lumière du jour dans les flash-backs de Tina.

Les scènes de Tina sont plus lumineuses, éclaircies par un soleil d'hiver. Filmées de manière plus détendue, montées dans un style de comédie, ces scènes reflètent la force intérieure et l'optimisme de Tina, surtout lorsqu'elle est (même temporairement) hors des griffes d'un époux possessif et dominateur.

Les scènes au «présent» sont traitées selon un autre style visuel plus «documentaire». Les scènes entre Tina et Liam sont filmées en longues prises sans coupure, et en déplaçant l'action d'une pièce à l'autre de la maison pour souligner le piège de l'espace clos du couple et leur nature claustrophobe. La lumière s'inspire pour le ton et la couleur de l'éclairage public tombant à travers les fenêtres et les portes ouvertes, afin de rendre l'impression de solitude et d'isolement parfois ressentie dans les lotissements et habitats pavillonnaires.

Dossier Distributeur

Le réalisateur

Gerard Stembridge est né à Limerick le 27 novembre 1958. Après avoir été diplômé du Collège Universitaire de Dublin en 1981, il travaille pendant 3 ans comme metteur en scène, acteur et professeur de théâtre avant de rejoindre la télévision irlandaise où il travaille comme réalisateur et producteur durant 5 ans. Il a dirigé des shows télévisés tel que *Nighthawks* (1988/89), écrit et réalisé des séries de comédies telles que **Nothing to it** et la série de drames à succès **Commonplaces**.

Depuis son départ de RTE en avril 1989, il a dirigé des programmes de fiction pour les jeunes (séries pour RTE, BBC, NI et BBC Network) et la série de drames à succès **The truth about Claire** (1991) au coeur de la controverse sur l'avortement en Irlande. On peut également citer **Hamster wheel** pour la BBC et des émissions de radio telles que **The capital of culture** et **Scrap saturday**.

Ces dix dernières années, il a également écrit et dirigé sept pièces de théâtre dont quatre pour le Jeune Théâtre de Dublin : *Leaving* (1987), *1992* (1989), *Betrayals* (1991) et *The girls of summer* (1993) ainsi qu'une pièce pour le Jeune Théâtre de l'Ulster : *Good night Strabane* (1992).

Ses plus récentes productions sont *Ceacescu's ear* (1993) qui a fait une tournée en Roumanie et en Irlande et *Lovechild* (1993) qui a obtenu le prix Stewart Parker de la meilleure pièce irlandaise en 1993.

Tout récemment, il a assuré la mise en scène de *Dracula* au Théâtre de la Cité des Arts et *Comedy of errors* au Théâtre de l'Abbaye de Dublin.

Gerard Stembridge a également écrit trois livrets pour la Compagnie Opéra Théâtre : *High Fidelity*, *Sensational* et *That Dublin mood* qu'il a également mis en scène.

Il a été récompensé par le prix RTS pour

la comédie **The empire laugh back** (1994) réalisé pour la BBC et le prix de la Société des Auteurs pour sa création radiophonique *Daisy, the cow who talked*.

Enfin, il a mis en scène *Macbeth* (1994) pour la Compagnie Barabbas. **Guiltrip** est son premier long métrage.

Dossier réalisateur

Filmographie

Séries télévisées

Nothing to it

Commonplaces

The truth about Claire 1991

Hamster wheel

The empire laugh back 1994

Long métrage

Guiltrip

1995